

De l'usage à l'usure

« L'usage hésite. » Voici exactement 30 ans que j'ai entendu prononcer pour la première fois cette phrase devenue bientôt presque proverbiale parmi les étudiants qu'émerveillaient les cours de phonétique ou de morphosyntaxe de M^{me} Kelemen à l'Université Eötvös Loránd. Son charme, son éloquence, son fervent amour de la langue et de la grammaire françaises nous ont tous tôt ou tard séduits et ont éveillé en nous une sympathie éternelle pour la langue du grammairien Jacques Dubois (1531) dont elle nous parlait à son premier cours d'introduction et dont nous n'avions bien sûr jamais entendu parler auparavant. Au-delà de cet amour au départ peut-être instinctif, nous espérions tous en notre for intérieur parvenir, grâce à son enseignement, à cet état particulier que décrivait si sensiblement l'écrivain Dezső Kosztolányi :

Aki tudja a francia nyelvtant, nemcsak okosabb lesz általa, hanem becsületesebb is. Ez a nyelv mind értelmi, mind erkölcsi tekintetben tisztít. Nem enged hazudni. Franciául is lehet színészkedni, talán formásabban is, mint más nyelveken, de hazudni, csalni, vagyis többnek, tartalmasabbnak, eredetibbnek mutatkozni, mint amilyenek vagyunk, nem lehet. Itt a turpisság azonnal kiderül. Próbálunk lefordítani franciára holmi fontoskodó bölcseletet, holmi embermegváltó szélhámosságot, holmi nagyképű ürességet. Lehetetlen. Nyomban szemünkbe szökken, hogy mekkora butaság. Ilyesminek annyira ellenáll nyelvük nemes közege, hogy nem is veszi magába. Ami barbár, lapos, szellemtelen, az – amint ők mondják – „nincs franciául”. Náluk a nyelvtan, stílisztika és erkölcsstan egy.¹

Par la formule « l'usage hésite », M^{me} Kelemen a donc voulu nous apprendre que, dans le système d'une langue, il y a bien entendu la norme si chère à la grammaire française depuis le XVII^e siècle, mais aussi l'usage qui, bien que quelquefois hésitant voire même capricieux, est quand même capable de s'imposer et même de devenir à l'occasion norme dans l'esprit des *Remarques* de Vaugelas (1647) qu'elle nous citait également. Vaugelas aurait d'ailleurs dit sur son lit de mort – nous racontait-elle – : « Je m'en vais ou je m'en vas, car l'un et l'autre se dit ou se disent. »

J'ai souvent repensé à cet enseignement durant mes 30 années de carrière de linguiste, carrière sur laquelle j'ai été lancé et constamment encouragé par les soins attentifs de Jolán Kelemen. Et j'y repense encore aujourd'hui quand, pour la remercier et lui rendre hommage, je prends comme point de départ de ma réflexion la notion d'usage, plus exactement une des conséquences naturelles et inévitables de l'usage dans le domaine des phrasèmes, de la phraséologie et de l'idiomatique, à savoir l'usure.

¹ KOSZTOLÁNYI, Dezső, « Aki tudja a francia nyelvtant... », in *Nyelv és lélek*, Budapest, Szépirodalmi Kiadó, 1971, p. 88. – Celui qui connaît la grammaire française n'en devient pas seulement plus intelligent mais aussi plus honnête. Cette langue purifie tant du point de vue intellectuel que moral. Elle ne permet pas de mentir. En français aussi on peut feindre, peut-être même plus élégamment qu'en d'autres langues, mais on ne peut pas mentir, tromper, c'est-à-dire se montrer plus appréciable, plus substantiel, plus original qu'on ne l'est. La rouerie s'y révèle tout de suite. Essayons de traduire en français quelque sagesse pontifiante, quelque tricherie salvatrice, quelque vacuité prétentieuse. Impossible. L'immensité de la bêtise nous saute immédiatement aux yeux. Le milieu noble de leur langue résiste tellement à ce genre de chose qu'il ne l'accepte même pas. Ce qui est barbare, plat, fade n'est pas – comme ils disent – français. Chez eux grammaire, stylistique et éthique ne font qu'un. [Traduit par Vilmos Bárdosi]

Par **phrasème** j'entends une combinaison de mots polylexicale (se composant au minimum de deux constituants) et lexicalisée (c'est-à-dire reproductible, automatisable et automatisée dans des situations de communications analogues, récurrentes) qui est un élément cohésif très important des opérations mentales collectives et de la « culture partagée »² d'une langue.³

Les spécialistes ne manquent jamais de souligner que les caractéristiques de base des phrasèmes sont la grande stabilité syntaxique et sémantique qui s'accroît en allant de la phraséologie, au sens large du terme, vers l'idiomatique⁴. On pensera à des exemples comme *avoir maille à partir avec qqn/qqch.* {avoir un différend avec qqn, une difficulté avec qqch.}, *prendre la mouche* {s'emporter, se mettre en colère}, *tirer les vers du nez à qqn* {lui arracher adroitement des secrets}, *un ange passe* {se dit quand il se produit dans une conversation un silence gêné et prolongé}, *Pierre qui roule n'amasse pas mousse* {une vie aventureuse, agitée ne permet pas d'accumuler des biens}.

La marge de manœuvre pour modifier les constituants est relativement restreinte et se limite en général à quelques cas tels que par exemple :

la substitution par son synonyme d'un des éléments du phrasème : *mettre / fourrer / ajouter son grain de sel* {s'immiscer mal à propos dans une conversation, une affaire}, *pédaler dans la choucroute / la semoule / le yaourt* {faire des efforts désordonnés et vains, se dépenser en pure perte}, *mauvais / sale / vilain tour* {action par laquelle une personne se moque, se joue de qqn},

l'ajout d'un élément non obligatoire pour la constitution du phrasème : *se faire des cheveux (blancs / gris)* {se faire du souci}, *d'une (seule) traite* {sans s'arrêter}, *haut comme trois pommes (à genoux)* {tout petit}.

Remarquons au passage que relativement rares sont les phrasèmes dans lesquels l'usage hésite sur un élément constituant : *avoir un / le ticket avec qqn* {lui plaire manifestement, surtout physiquement}, *avoir le / son pompon* {être un peu ivre}, *au / du train où (l')on va* {à la vitesse où vont les choses}.

Tout cela ne veut pas dire que les phrasèmes restent immuables dans leur usage. Certains, surtout ceux dont la fréquence d'usage reste basse et/ou dont la motivation, l'origine se montrent opaques, sont souvent touchés par le phénomène de la « remotivation », autrement dit de l'étymologie populaire. C'est ainsi que *fier comme Artaban* {très fier} devient *fier comme bar-tabac*, *ne connaître qqn ni d'Eve ni d'Adam* {ne pas le connaître du tout} se transforme en *ni des lèvres ni des dents* ou *tomber de Charybde en Scylla* {échapper à un inconvénient, un danger pour tomber dans un autre plus grave} apparaît sous la forme de *caraiïbe* et *syllabe* comme l'illustre le très bel exemple de Balzac :

« Oh ! je suis restée pendant cinq ans dans un château des Alpes avec un Anglais jaloux comme un tigre, un nabab ; je l'appelais un nabot, car il n'était pas si grand que le bailli de Ferrette. Et je suis retombée à un banquier, de caraiïbe en syllabe, comme dit Florine. »⁵

² Terme lancé et souvent utilisé par Robert Galisson.

³ Pour les détails de définition et les problèmes de classification voir BÁRDOSI, Vilmos, « Entre fil d'Ariane et tonneau des Danaïdes. Problèmes de classification des phrasèmes français », *Revue d'Études Françaises* 4 (1999), pp. 23-33.

⁴ Cf. BÁRDOSI, *op. cit.*, p. 24.

⁵ BALZAC, Honoré de, *Splendeurs et Misères des courtisanes*, Paris, Pléiade, 1948, t. V, p. 842.

Certains autres, souvent indépendamment de leur fréquence d'emploi ou du degré de transparence de leur motivation sémantique, sont volontairement et systématiquement « défigés » pour des raisons ludiques. Ce défigement volontaire par jeu de mots est très populaire dans le français actuel et connaît une variété étonnante de techniques telles que :

substitution : *Aide-toi, Contrex [le ciel] t'aidera*. – publicité pour une marque d'eau minérale faisant allusion au sens connu de la locution proverbiale {il est déraisonnable de s'en remettre à Dieu, à la Providence, si l'on n'a pas tout fait d'abord pour réussir},

permutation phonémique ou lexicale : *Pour se la coller [couler] douce*. – publicité pour une marque de colle faisant allusion au sens connu de la locution {vivre sans soucis et sans efforts},

adjonction phonémique ou lexicale : *Lang [langue] de Blois [bois]*. – allusion à Jack Lang, maire de Blois, et au langage figé de la propagande politique, sans prise sur la réalité,

suppression phonémique ou lexicale : *La tactique du doigt dans l'œil*. – suppression de l'élément verbal du phrasème *se mettre / se fourrer le doigt dans l'œil* {se tromper grossièrement},

collision amalgamée : *Un travail d'arrache-pied-noir*. – amalgame de *travailler d'arrache pied* {travailler en fournissant un effort intense} + *travail au noir* {travail clandestin, non déclaré} + *pied-noir* {Français d'Algérie},

nominalisation : *Toutes nos félicitations pour ce retournement de veste* – nominalisation de l'élément verbal du phrasème *retourner sa veste* {changer brusquement et totalement d'opinion, de parti},

vers, rimes : *Sortez du troupeau, roulez en Polo*. – publicité pour la marque automobile VW faisant allusion au sens du phrasème *moutons de Panurge* {personnes qui s'imitent niaisement les unes les autres}.

Des exemples fréquents peuvent encore être facilement trouvés dans le « fonds culturel commun aux locuteurs »⁶ illustré par la littérature, la religion, l'histoire, les émissions télévisées, la bande dessinée, les discours politiques, les slogans publicitaires, les proverbes, les dictons, les devises, les chansons populaires, les titres de film et la presse de France.⁷

D'autres encore, des phrasèmes très fréquents et relevant des domaines connus de la vie quotidienne (bêtise, pauvreté, rapidité, ivresse, etc.) sont littéralement et tout à fait logiquement

⁶ GALISSON, Robert, « Les palimpsestes verbaux : des révéléurs culturels remarquables, mais peu remarquables », *Cahiers du français contemporain. La locution en discours*. ENS Fontenay / Saint-Cloud, CREDIF, décembre 1995, pp. 41-63.

⁷ Voir encore : AUTHIER-REVUZ, Jacqueline, « Méta-énonciation et (dé)figement », in Michel Martins-Baltar, éd., *La locution en discours, Cahiers du français contemporain* (École Normale Supérieure de Fontenay / Saint-Cloud – CRÉDIF) 2 :1995, pp. 17-39. – DIAZ, Olga, « Partir du bon pneu » : l'expression idiomatique à travers l'expression publicitaire, *Glottodidactica*, vol. XVIII, 1986, pp. 75-82. – FÓNAGY, Iván, « Figement et changement sémantiques », in Michel Martins-Baltar, éd., *La locution entre langue et usages*, Actes du colloque international organisé par l'École Normale Supérieure de Fontenay / Saint-Cloud, novembre 1994, ENS Éditions Fontenay / Saint-Cloud, 1997, pp. 131-164. (Collection Langages). – GRUNIG, Blanche, *Les mots de la publicité*, Paris, Presses du CNRS, 1990. – HEINZ, Michaela, « L'à-peu-près dans les locutions et son traitement lexicographique », in *La locution : entre lexicque, syntaxe et pragmatique. Identification en corpus, traitement, apprentissage*, Publications de l'INALF, Collection Saint-Cloud, UMR « Lexicométrie et textes politiques », Paris, Klincksieck, 1997, pp. 213-229. – RASTIER, François, « Défigements sémantiques en contexte », in Michel Martins-Baltar, éd., *La locution entre langue et usages*, Actes du colloque international organisé par l'École Normale Supérieure de Fontenay / Saint-Cloud, novembre 1994, ENS Éditions Fontenay / Saint-Cloud, 1997, pp. 307-332. (Collection Langages).

« usés » par l'usage. L'usure les vide de leur originalité, diminue leur expressivité. Les locuteurs éprouvent tôt ou tard le besoin de les rénover et se mettent à créer, sur des modèles locutionnels plus ou moins productifs, des séries phraséologiques synonymiques. Ainsi, pour dire que quelqu'un n'est pas très intelligent, voire un peu simple d'esprit, situation de communication par ailleurs très fréquente, on dispose en français du modèle prototypique *il n'a pas inventé x*, où *x* est d'une manière préférentielle *la poudre [à canon]* (1672) ou *le fil à couper le beurre* (1863). Mais le paradigme est très ouvert et la catégorie de *x* est extrêmement productive. La langue parlée l'enrichit chaque jour pour se préserver de l'ennui d'un cliché devenu trop fade. A en croire les dictionnaires et Robert Martin⁸, on trouve attestée en français toute une série de réalisations à partir du modèle de base : *il n'a pas inventé les paratonnerres, les tire-bouchons, les porte-pipes, l'eau chaude, l'eau tiède, le vin chaud, la lune, l'autobus, la bretelle à coulisses, le cachou rond, la calandre de la Roll's, le caoutchouc mou, le Coca-Cola, l'eau bouillante, l'eau gazeuse, le fer à friser, la limonade saccharinée, les œufs durs, le moisi dans le roquefort, les trous dans le gruyère, le presse-purée en ébonite*, etc. Toutes ces expressions ont été en usage – au moins pendant une certaine période –, certaines le sont encore peut-être sans forcément avoir eu le temps d'être lexicalisées, codifiées par les dictionnaires. Si elles ne sont pas emportés par le vent de la mode, si l'usage les stabilise à long terme, elles ont une chance d'être lexicographiquement codifiées.

Ne croyons pas qu'il s'agisse là d'un phénomène lié uniquement au français. En faisant une petite analyse contrastive, si chère d'ailleurs à M^{me} Kelemen, il est relativement facile de trouver aussi en hongrois de semblables paradigmes ouverts. Le modèle prototypique hongrois *vki / vmi kevés, mint x* {marque de dépréciation, de dédain} semble être dans la langue hongroise parlée actuelle particulièrement productif. D'après les recensements faits lors de la rédaction du nouveau dictionnaire phraséologique du hongrois⁹, le rôle de *x* peut être tenu par non moins que 29 éléments parfois assez humoristiques (sans compter les éléments vulgaires et ceux qui sont nés depuis) et dont voici l'énumération : *árvaházban a szülői értekezlet, Balaton szeletben a hullámverés, BKV-nál a kényelem, börtönben a vészkijárat, Camping sajtban a sátorrúd, disznósajtban a rőfögés, dobostortában a ritmusérzék, erdőtűznél a vízpisztoly, futótűznek a gáncs, fűben a gyíkpisi, kempingsajtban a sátorfelszerelés, kompon a vészfék, lágerben a reggeli (repeta), lángolt kolbászban a lángolás, lépesmészben a zümmögés, lúdtalpbetétben a gágogás, mackósajtban a brummogás, macskanyelvben a nyávogás, madártejben a csipogás, medvesajtban a brummogás, ónos esőben a hajszárító, sivatagban a gémeskút, tanyán a villanyszámla, téliszalámiban a hófűvás, tőkés récében a dollár, tömött buszon az ülőhely, törökmészben a janicsár, virsliben a lórúgás, vöröshagymában a proletár öntudat*.

⁸ ROBERT, Martin, « Sur les facteurs du figement lexical », in Michel Martins-Baltar, éd., *La locution entre langue et usages*, Actes du colloque international organisé par l'École Normale Supérieure de Fontenay / Saint-Cloud, novembre 1994, ENS Éditions Fontenay / Saint-Cloud, 1997, pp. 291-305. (Collection Langages).

⁹ *Magyar szólástár. Mai magyar kifejezések és közmondásszerű szólások szótára*. [sous la direction de Vilmos Bárdosi], Budapest, Tinta Könyvkiadó, à paraître.

C'est donc ainsi que l'usage use les phrasèmes. A l'usure, ils se renouvellent, se retrouvent dans l'usage, s'usent, et ainsi de suite ... De l'usage à l'usure, voilà souvent la vie d'un phrasème.

VILMOS BÁRDOSI

Budapest